



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

117 | 2010
2008-2009

Religions du monde syro-mésopotamien

Maria Grazia Masetti-Rouault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/801>
ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010
Pagination : 125-129
ISBN : 978-2-909036-37-3
ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Maria Grazia Masetti-Rouault, « Religions du monde syro-mésopotamien », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 117 | 2010, mis en ligne le 27 janvier 2011, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asr/801>

Tous droits réservés : EPHE

Religions du monde syro-mésopotamien

I. La mythologie mésopotamienne de l'âge du Fer : le poème d'Erra et Ishum

Le « Poème d'Erra et Ishum » est sans doute une des compositions épiques appartenant à la longue tradition mythologique cunéiforme, mésopotamienne et akkadienne qui a été le plus largement appréciée et exaltée par la critique assyriologique, et souvent évoquée comme modèle pour d'autres cultures proche-orientales anciennes, en particulier pour les livres prophétiques de la Bible. De par ses caractéristiques stylistiques et poétiques, ainsi que par la richesse et la complexité de ses contenus, ce texte est considéré comme un chef d'œuvre et presque le point culminant d'une production intellectuelle et littéraire désormais arrivée à sa maturité. Documenté essentiellement par des textes retrouvés dans la bibliothèque royale de Ninive, à Assur et à Sultantepe, le poème est habituellement daté du IX^e ou du VIII^e siècle av. J.-C., à partir de l'interprétation de quelques références à des événements ou à des situations historiques qui semblent correspondre à l'époque de l'infiltration des « semi-nomades » araméens dans la société babylonienne. Cette période est représentée comme absolument chaotique, marquée par la violence aveugle des affrontements, surtout dans le contexte des centres urbains les plus importants de Mésopotamie.

Le poème présente ces épisodes terrifiants de guerre et de destruction comme l'effet de la vengeance du dieu Erra, une épiclèse du dieu Nergal, seigneur de la mort et des Enfers, qui veut punir l'humanité de sa prétendue arrogance, d'une mauvaise observance du culte et d'un manque de respect pour les dieux. Afin de réaliser l'anéantissement du monde, Erra essaie d'éloigner le dieu Marduk – roi du panthéon et de l'univers – de sa place au centre du cosmos, à Babylone, là où sa présence garantit l'équilibre des forces et la pérennité du réel. Mais le succès de son entreprise n'est que partiel : Marduk récupère rapidement sa position et le contrôle du panthéon, mettant fin au pouvoir de son remplaçant. Erra, furieux, rentré dans sa ville et son temple de Cutha, prononce un long discours par lequel il affirme sa volonté de destruction du monde, énumérant heurts, conflits, batailles et guerres qui doivent détruire la culture, les institutions et les traditions babyloniennes, employant parfois les populations rurales comme son bras séculier. Le dieu Ishum, qui accompagne Erra comme conseiller et chef de son armée, intervient alors pour calmer son maître et, montrant sa pitié

et ses dispositions favorables à l'humanité, va le convaincre de modérer sa furie et de sauver un « reste » d'hommes, qui connaîtront la paix et l'abondance, repeuplant et reconstruisant le monde.

Le travail réalisé pendant les séminaires s'est efforcé de mettre en évidence, en premier lieu, les difficultés et les problèmes laissés ouverts par les nombreuses traductions du poème produites en différentes langues modernes. Même les éditions les plus récentes, fondées sur un important travail philologique, tout en rendant bien compte de la grande qualité littéraire et poétique du texte, n'arrivent pas à effacer l'impression d'une certaine irrationalité du récit dans son développement, ainsi que de l'ambiguïté, voire de l'opacité du discours idéologique et théologique véhiculé et communiqué par la narration et par les dialogues. Considérant qu'aucune « licence poétique » ne peut expliquer le manque de sens du récit, et que les « erreurs » de structure et du discours dérivent plutôt d'une logique de la traduction parfois trop rigide ou inadaptée aux contenus, nous avons entrepris une nouvelle lecture commune du texte, à partir de l'édition classique fournie par Luigi Cagni (*Il poema di Erra*, Rome 1969), qui a permis de réorganiser les différentes scènes, et parfois d'en retrouver la coordination et une signification acceptable dans un contexte historique et culturel défini.

Ont été ainsi mises en évidence tant la grande complexité de la structure narrative que le caractère innovateur et créatif – du point de vue littéraire et stylistique – du poème qui, articulant l'ordre chronologique des événements en plusieurs plans différents, rend parfois difficile l'interprétation de la position des épisodes sur un axe temporel. En particulier, le discours d'Erra, concernant les différentes phases de la destruction progressive du monde, ne paraît pas être orienté vers le futur, comme il a été souvent compris – telle une annonce prophétique de malheurs à venir –, mais plutôt comme le récit d'événements qui se réalisent pendant le court moment où Erra, ayant trompé la confiance de Marduk, a effectivement régné sur le monde. Ce moment se termine sans doute tant par le retour de Marduk à sa place cosmique que par l'intervention pacificatrice de Ishum, et la liste et la description des épisodes de guerre et des graves crises sociales et économiques correspondent à une séquence historique précise, sans doute bien reconnaissable par l'audience antique. De ce point de vue, la composition de l'épopée d'Erra peut être comprise comme la création d'un nouveau moyen de communication, destiné à fournir une interprétation spécifique de la crise de la société et de l'État babylonien à un moment précis de son histoire.

C'est l'analyse approfondie du texte qui nous a permis de présenter une hypothèse nouvelle quant à l'époque de sa composition, et de la période décrite et discutée dans le poème. L'interprétation de la structure narrative et rhétorique du poème, l'étude du lexique et l'identification des motifs littéraires, des isoglosses thématiques, des références et citations directes d'autres genres et typologies textuelles – des cycles épiques associés aux rois d'Akkad aux lamentations sur la destruction des cités antiques, des grandes compositions littéraires comme l'*Atrahasis* aux traités et cérémoniels diplomatiques de l'empire assyrien, des

textes sapientiaux aux textes des présages – ainsi que, d’autre part, l’identification de différents aspects spécifiques du discours idéologique et théologique sous-jacent, nous ont amenés à reconstituer progressivement l’organisation et le système de la culture qui ont produit ce « mythe », et qui l’ont imposé et fait circuler parmi les élites de l’époque.

Nous y avons reconnu le savoir et les intentions propres aux intellectuels et aux technocrates de la cour du roi assyrien Esarhaddon (VII^e siècle av. J.-C.), qui s’engage dans un vaste programme de reconstruction de Babylone, de la cité et du pays, après que son père Sennacherib les ait détruites, comme par un déluge, et destinées à la ruine et à l’oubli éternel. Il s’agit alors, pour les idéologues de la cour, de fournir une explication, ou au moins une discussion acceptable, tant des raisons de la conquête et de l’élimination de Babylone que du changement, à ce moment-là, de la politique royale assyrienne. Ainsi, la violence dévastatrice qui avait arasé le siège des plus vénérables traditions religieuses et mythologiques mésopotamiennes – d’ailleurs peut-être partiellement ou très implicitement justifiée – peut être évoquée comme la conséquence d’un désordre momentané dans la séquence du temps, dû à la furie d’un dieu. Cette solution mythologique se présente comme une alternative valable à la nécessité de reconnaître les raisons politiques et économiques qui ont provoqué le désastre, sans par ailleurs les nier, et même en les évoquant, mais en passant sous silence le nom du responsable historique – le père de l’actuel roi de Babylone. De la même façon, plutôt que d’identifier l’empire néo-assyrien comme l’ennemi politique total qui a attaqué Babylone, on préfère solliciter la mémoire de conflits sociaux « civils », et la confrontation violente entre les populations urbaines et les composantes rurales et semi-nomades.

Les inscriptions royales d’Esarhaddon concernant la réorganisation, dès le début de son règne, de la société et de la cité de Babylone, développent la même théorie, dans le cadre toutefois beaucoup plus restreint et rigide du style littéraire « historiographique » – moins « littéraire » que l’épopée mythique –, faisant référence au retour de Marduk dans sa capitale, et à sa décision de permettre la reconstruction avant le terme initialement fixé. Par ailleurs, la séquence des villes et des temples restaurés par ordre du roi dans le pays babylonien correspond exactement à la liste présente dans le poème d’Erra et Ishum.

II. Le roi et les dieux : recherches sur l’idéologie politique et religieuse des états syro-mésopotamiens de l’âge du Bronze (III^e-II^e Mill. av. J.-C.)

Le cours a porté sur l’étude des premières attestations de la typologie textuelle traditionnellement reconnue et identifiée dans les études assyriologiques comme « inscriptions royales ». Il s’agit de textes cunéiformes rédigés sur différents types de supports, produits par les chancelleries des palais des rois des cités et des États mésopotamiens, dès le milieu du III^e millénaire av. J.-C. et jusqu’à la fin des empires néo-assyrien et néo-babylonien, au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. D’abord composées en sumérien, par la suite, dès la fondation de l’« empire » d’Akkad, les inscriptions royales ont été écrites aussi en akkadien, connaissant un développement particulier dans le monde assyrien. Montrant,

dans le cours du temps et selon les différentes traditions locales, d'importantes variations de style et de structure narrative, ces textes relatent et conservent la mémoire des principaux événements du règne des souverains mésopotamiens. Ils concentrent la narration sur les activités militaires et politiques des rois, la défense et l'agrandissement de leurs pays, les guerres et les victoires obtenues, ainsi que la réalisation de projets de construction, comme l'édification ou la restauration de temples ou de palais, ou d'ouvrages hydrologiques de grande envergure. Au cours des séminaires, la lecture et l'analyse des inscriptions royales sumériennes et akkadiennes ont été réalisées à partir des éditions et des traductions les plus récentes.

Prenant aussi en compte la documentation archéologique et iconographique, le travail a consisté dans la recherche et l'identification des moyens et des formes expressives mis en œuvre et utilisés par les intellectuels au service de la royauté, dès la fin du IV^e millénaire, afin d'organiser sa représentation – non seulement dans le discours des inscriptions royales, mais par exemple aussi dans les rites ou dans les cérémoniels. Un rôle important dans cette stratégie a été attribué à la manifestation et à la proclamation de l'altérité de la nature de la royauté, distincte des autres institutions, sans doute sacrée, et en connexion directe avec les dieux. Dans le discours de l'idéologie royale, c'est la nature « autre » du roi qui est à l'origine de sa force et de son autorité, qui ne dérivent pas – ou ne dépendent en rien – d'une délégation de pouvoir de la part d'une assemblée ou d'un clan. Dans la phase de formation des conceptions idéologiques et politiques qui la définissent, la royauté mésopotamienne est présentée comme marquée et mandatée par le choix divin, et, ainsi libérée de tous ses liens sociaux, elle peut se structurer et évoluer pendant que se mettent en place les institutions des premières cités. Le roi établit des relations spécifiques avec un territoire bien délimité et avec sa population, sa cité et son État, qui lui sont confiés par la divinité poliade, vrai maître du pays, afin qu'il les gère et les rende productifs, garantissant ainsi au panthéon son entretien et son bien-être.

Les textes des inscriptions royales les plus anciennes se limitent à associer, par des phrases brèves inscrites sur la surface d'objets et de statues, le nom d'un roi – identifié parfois aussi par sa descendance (légitime) –, au geste de la donation, offerte à une des divinités locales de chaque État. À ces premières données s'ajoutent progressivement d'autres informations, détaillant les circonstances de cet événement « religieux », l'encadrant dans une séquence chronologique précise, avec parfois des références explicites à une action politique et militaire du roi. La donation royale, et par la suite la dynamique sacrificielle évoquée, y apparaissent comme le moment final et conclusif de la mission confiée au roi par les dieux, qui l'ont d'ailleurs soutenu et aidé dans son effort héroïque. Dès lors, l'articulation et la connexion établie entre ces éléments originaux du discours idéologique forment le paradigme de la production des inscriptions, destinées à expliquer comment la royauté et sa gestion du pouvoir trouvent leur justification dans la volonté des dieux d'organiser le monde afin qu'il produise ce qui leur est nécessaire et utile. Tandis que, selon la tradition sumérienne

ancienne, le roi de chaque cité est identifié comme le médiateur qui doit gérer la société locale dans la perspective du service divin, par la suite, à l'époque de la formation de l'empire d'Akkad, l'image et le message idéologique se modifient. Tout comme les dieux sont maîtres du cosmos, de la même façon leur représentant se doit d'unifier sous son autorité et contrôler le monde entier, afin d'en optimiser l'exploitation : l'idéologie de la dynastie d'Akkad, des « rois de l'univers, rois de quatre parties du monde » expliquera le premier essai de construction impériale enregistré par une tradition historiographique écrite, fonctionnant comme modèle ultime de tout pouvoir royal proche-oriental ancien.

La coïncidence objective entre la demande d'information de la part des historiens modernes et l'offre de données véhiculées par les inscriptions royales mésopotamiennes a évité, pendant longtemps, qu'on se pose des questions quant à leur nature et à leur fonction « historiographique », et qu'on doute de leur réelle valeur documentaire pour la reconstruction de l'histoire du Proche-Orient ancien. L'histoire racontée par les inscriptions royales est ainsi devenue l'histoire tout court et, encore aujourd'hui, malgré les interventions de la critique assyriologique moderne, les manuels reproduisent de fait encore souvent, sans en avoir conscience, l'ordre et la logique de leur discours. Le travail réalisé dans ce séminaire a été orienté de façon à permettre de reconnaître les inscriptions royales comme l'expression d'un discours politique coordonné et conscient, dans lequel se reflète l'idéologie de l'élite au pouvoir, le roi et sa cour. Leur fonction est désormais comprise dans la perspective de la « propagande » de l'idéologie politique de la royauté, dans la mesure où ces textes imposent une lecture des événements destinée à justifier – en même temps qu'ils la décrivent et la glorifient – la gestion du pouvoir et de l'autorité de la part du roi sur la société entière, ainsi que sur l'élite elle-même. Cette vision idéologique s'exprime et ne se lit pas tellement dans le simple récit des événements eux-mêmes, qui, au fond, ne communiquent rien d'autre que soi, mais, plutôt, dans les critères de leur choix, et dans la façon de les écrire et de les décrire.